

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES
DE NOTRE-DAME

★
Flavie



Roman



LES ÉDITEURS RÉUNIS

LES INFIRMIÈRES
DE NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les infirmières de Notre-Dame

Sommaire: t. 1. Flavie.

ISBN 978-2-89585-445-6 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: Flavie.

PS8631.I62I53 2013 C843'.6 C2012-942617-2

PS9631.I62I53 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



*Suivez les activités de Marylène Pion
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES
DE NOTRE-DAME

★
Flavie



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À ma Rosalie.

Tous les tiroirs de la commode étaient ouverts, laissant dépasser les quelques vêtements qui resteraient là, n'étant pas nécessaires pour le voyage. La vieille malle de sa mère reposait sur le plancher de sa chambre et Flavie en inspectait minutieusement le contenu. Elle tenait à la main la liste des effets à apporter. La jeune femme repassait chacun des articles en se demandant une fois de plus si c'était une bonne chose qu'elle quitte sa famille. Les réticences de sa mère auraient peut-être raison de sa décision de partir pour Montréal. Flavie avait longtemps réfléchi avant d'envoyer sa candidature à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame.

Elle avait terminé sa dixième année et elle hésitait à présent quant à son avenir. En 1936, peu d'occasions s'offraient à une jeune femme dans la vingtaine. Celle-ci pouvait devenir domestique, enseignante ou infirmière – depuis quelques années, le programme en soins infirmiers était ouvert aux jeunes femmes désireuses de faire carrière dans une profession longtemps réservée aux religieuses – ; à la campagne, à part le mariage, il n'y avait pratiquement aucune autre possibilité. Il ne restait plus, à toutes celles que ces options n'intéressaient pas, qu'à se faire embaucher dans une des usines de Montréal. Mais ce dur travail n'était pas tentant, d'autant plus que l'industrie se relevait tranquillement de la crise économique des années précédentes.

Flavie aurait pu s'inscrire à l'École normale et devenir institutrice, mais cette perspective ne l'enchantait pas vraiment. Depuis qu'elle était toute petite, elle rêvait de devenir infirmière. En envoyant sa demande à l'École de soins infirmiers de l'hôpital Notre-Dame, elle avait espéré sans trop y croire que sa candidature serait retenue parmi toutes celles reçues. Elle avait

toujours obtenu de bons résultats scolaires et ne craignait pas les longues heures d'étude, mais si elle était acceptée dans un programme comme celui qu'offrait l'hôpital Notre-Dame, cela dépasserait ses espérances. Sa grand-mère avait insisté en lui disant qu'elle devait aller au bout de ses ambitions, qu'elle en avait la capacité.

Flavie avait toujours craint de se lancer dans une nouvelle aventure. Mais, une fois la barrière de la peur franchie, elle regrettait rarement de s'être jetée à l'eau. Tout ce dont elle avait eu besoin, c'est d'un peu d'encouragement de la part de sa famille pour faire le grand saut. Sa mère n'était pas d'accord avec sa décision, mais elle s'y ferait. Elle n'aurait pas le choix parce qu'une fois décidée, Flavie revenait rarement en arrière.

La jeune femme déposa sa liste et s'assit sur le lit en poussant un soupir. Ces derniers jours, l'appréhension de quitter la maison lui tenaillait le ventre et l'empêchait de penser clairement. Sa mère avait remis en question plusieurs fois sa décision de s'installer à Montréal. «Es-tu certaine, Flavie, de ta décision? C'est difficile le métier d'infirmière; tu serais bien mieux de penser à trouver autre chose. Ça m'inquiète de te voir partir pour Montréal. J'aimerais vraiment mieux que tu restes ici.» Derrière ces mots, Flavie percevait l'inquiétude de sa mère de s'ennuyer d'elle et son souhait de couvrir encore un peu sa dernière-née.

Chassant de son esprit les paroles de sa mère, elle repassa chacun des items de sa liste en rayant ceux-ci avec sa plume à mesure que le vêtement ou l'accessoire trouvait refuge au fond de la malle. Soudain, Flavie s'interrompt, la plume dans les airs. «Ah non! Qu'est-ce que j'ai fait de mes trois robes?» pensa-t-elle en catastrophe avant de retourner tous les vêtements sur le lit. «C'est vrai, grand-mère a dû les raccourcir parce qu'elles étaient beaucoup trop longues», se rassura-t-elle en continuant la révision de sa liste. «Bon, passons les robes, nous y reviendrons plus tard. Voilà les tabliers blancs, les jupons de coton, les chemises de nuit, dont celle-là que j'aime

beaucoup», songea-t-elle en déposant ses effets dans la valise. Elle y joignit le reste : ses bas de soie, ses camisoles, ses sous-vêtements, deux corsets, des pantoufles tricotées par sa grand-mère ainsi que quelques vêtements de tous les jours pour quand elle aurait un congé. « Il ne me manque que la coiffé. Mais je dois faire mes quatre mois de probation avant de la recevoir », se dit-elle en se regardant quelques secondes dans le miroir accroché au-dessus de la commode.

Elle replaçait une mèche de cheveux derrière son oreille quand on frappa à la porte. Delvina Lemire entra. Après avoir placé les trois robes pliées sur le dessus de la malle, elle s'assit sur le lit face à sa petite-fille.

— Voilà, tout est prêt. Tes robes sont empesées et ton bord de jupe arrive à 14 pouces du sol comme il se doit. Je ne pensais pas que les exigences de la tenue vestimentaire étaient aussi strictes. Il ne te manque rien ?

— Non. J'ai bien relu ma liste et tout est complet. Il ne me reste qu'à cirer mes chaussures.

Delvina toussa pour attirer l'attention de la jeune femme, perdue dans ses pensées.

— Je sais que tu es inquiète, Flavie. Ça fait plusieurs nuits que je t'entends faire les cent pas dans ta chambre. Tu as beaucoup de chance d'avoir été reçue comme étudiante. Ne t'en fais pas, les Sœurs grises prendront soin de toi et tu auras un métier quand tu termineras tes études.

— Je le sais, grand-mère. J'ai vraiment envie de devenir infirmière, mais tout ça me fait un peu peur. Je suis bien ici avec maman, Antoine et vous.

— Ne te tracasse pas trop pour ta mère, elle se remettra de ton départ. Ce n'est pas comme si tu t'en allais à l'autre bout du monde. Je l'ai bien laissée partir pour Montréal, moi, quand elle a décidé de s'y installer avec ton père.

Bernadette frappa à la porte et pénétra dans la pièce. En voyant sa mère en grande conversation avec sa fille, elle recula d'un pas. Delvina l'invita à entrer. Puis, elle embrassa Flavie sur le front et laissa la mère et la fille seules. Se tordant les mains, Bernadette resta silencieuse. Au cours des derniers jours, elle avait réalisé qu'elle n'avait pas félicité Flavie pour son admission à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame. C'est elle qui, au printemps, était allée chercher la lettre au bureau de poste. Elle s'était retenue d'ouvrir l'enveloppe en reconnaissant dans le coin gauche les armoiries de l'hôpital Notre-Dame, composées des lettres H, N et D entrelacées au centre. Bernadette avait alors éprouvé des sentiments contradictoires. Elle était fière de Flavie et était convaincue que sa fille avait tout le potentiel pour réussir. Mais Bernadette savait aussi qu'inévitablement la jeune femme s'éloignerait d'elle pour vivre sa vie, et cette idée l'attristait. Ses enfants vieillissaient et elle devait les laisser voler de leurs propres ailes. Elle ne savait pas comment dire à Flavie qu'elle acceptait son départ et qu'elle lui faisait confiance. Bernadette se souvenait de la mine réjouie de celle-ci quand elle avait lu la missive lui annonçant que sa candidature avait été retenue. L'été était passé sans qu'elle s'en rende compte et, le lendemain, sa fille quitterait la maison familiale pour s'installer à Montréal, dans le pavillon adjacent à l'hôpital qui hébergeait les élèves infirmières.

Flavie posa sa main sur celle de sa mère et lui dit d'un ton réconfortant :

— Si je me rends compte que j'ai fait le mauvais choix, je reviendrai, c'est certain.

— Tout se passera bien, ma grande. Je suis très fière de toi et tu as tout ce qu'il faut pour réussir.

Ces paroles eurent l'effet d'un baume sur le cœur de Flavie. Sa mère ne lui en voulait pas de partir pour Montréal, contrairement à ce qu'elle croyait.

— Merci de m'encourager comme ça. Je vous écrirai le plus souvent possible, c'est promis. Et il faudra tout me raconter sur ce qui se passera ici. Vous me manquerez.

— Tu vas même pouvoir nous appeler avec le téléphone. Comme tu seras loin de nous, Antoine m'a persuadée de faire entrer cet appareil dans la maison. Je t'écrirai quand même... Les paroles s'envolent, mais les écrits restent ! Évidemment, s'il te manque quoi que ce soit, fais-le-nous savoir. Ou encore, tu peux demander à ton oncle Victor ; il se fera un plaisir de te procurer ce qu'il te faut.

— C'est promis ! Je le ferai.

Flavie pensa à son parrain, un ami de la famille qu'elle avait toujours appelé « oncle Victor ». C'est un peu grâce à lui qu'elle avait pu postuler pour devenir infirmière. Elle lui avait déjà fait part de son rêve de s'occuper des malades. Il avait entendu parler de l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame et il avait écrit à Bernadette, suggérant que Flavie fasse parvenir sa candidature. Le programme de soins infirmiers offert dans cet hôpital moderne – construit depuis une dizaine d'années – était un des meilleurs qui soient. Les infirmières diplômées n'avaient aucun mal à se trouver du travail, que ce soit à l'hôpital, comme hygiéniste pour la ville ou encore dans un dispensaire dans les nouvelles colonies que le gouvernement venait de fonder en région. Bien que la population ressentît encore les contrecoups de la crise économique, le besoin en personnel médical demeurait omniprésent. Contrairement à bien des secteurs de l'économie, le métier d'infirmière n'avait pas été touché par la crise de 1929. Il y aurait toujours des gens dans le besoin, et Flavie voulait s'occuper des malades. Partir seule pour la ville lui faisait un peu peur, mais savoir son parrain tout près la rassurait.

Bernadette avait écrit à Victor, lui demandant de veiller sur sa fille quand elle serait à Montréal. Elle-même avait habité la grande ville pendant plusieurs années et elle savait que la vie là-bas était bien différente de celle de la campagne. La crise de 1929 n'avait pas aidé à améliorer le sort des travailleurs. Elle

était fière de savoir que Flavie apprendrait un métier et qu'elle pourrait subvenir à ses besoins.

— Si j'avais eu ta chance et que j'avais eu un métier, je n'aurais probablement pas travaillé dans une usine à petit salaire après la mort de ton père. Nous aurions pu rester à Montréal et grand-mère aurait pu nous rejoindre.

Flavie savait à quel point Bernadette avait trouvé difficile de devoir quitter Montréal pour revenir habiter à La Prairie chez sa mère. Flavie n'avait aucun souvenir de son père : Edmond Prévost s'était enrôlé dans l'armée quelque temps après sa naissance et il était mort à la bataille de Vimy en 1917. Bernadette s'était retrouvée veuve à vingt-cinq ans avec deux enfants en bas âge à sa charge. Elle avait peiné durant quelques mois dans une usine qui fabriquait des gants, mais elle avait dû se rendre à l'évidence : elle ne réussirait pas à élever ses enfants avec son maigre salaire. Delvina, sa mère, l'avait convaincue de revenir à la maison. Bernadette avait quitté la grande ville pour retourner dans son village natal.

Flavie n'avait jamais souffert de l'absence de son père. Sa mère et sa grand-mère avaient fait en sorte que son frère et elle ne manquent de rien. Elle s'était quelquefois interrogée, non à cause de l'absence de figure masculine, mais uniquement par curiosité, sur ce qu'aurait été sa vie avec un père à ses côtés. Antoine, son frère, lui avait déjà confié qu'il se souvenait un peu d'Edmond et qu'il aurait aimé le connaître davantage. Flavie savait par contre que sa mère avait mis plusieurs années à se remettre du départ inopiné de son mari.

Assises côte à côte sur le bord du lit, la mère et la fille réfléchissaient chacune de leur côté. Flavie pensait à ce père qu'elle n'avait pas connu ; Bernadette, elle, espérait que tout se passerait bien pour sa fille à Montréal. Cette dernière se leva, embrassa sa fille et la laissa seule pour terminer de préparer ses bagages. Flavie retint les larmes qui lui piquaient les yeux depuis le matin. Le lendemain, à la même heure, elle serait à Montréal.

* * *

Delvina Lemire avait préparé de la bagatelle, le dessert préféré de Flavie, pour le dernier souper à la maison de sa petite-fille. La jeune femme lui manquerait, mais elle savait que cette dernière avait pris la bonne décision. Elle avait saupoudré du sucre d'érable sur le plat avant de le ranger dans la glacière. Avec son cours d'infirmière, Flavie pourrait se trouver une bonne situation, être autonome et libre de prendre mari ou non. Delvina avait déjà tout prévu ; quand elle ne serait plus de ce monde, Antoine s'occuperait de la ferme. Son petit-fils était un homme vaillant qui adorait les animaux et qui serait capable de faire prospérer la petite ferme laitière. Pour Flavie, les choix étaient limités. En aucun cas, Delvina ne la voyait devenir la femme d'un cultivateur ; elle aimait beaucoup trop les études pour s'enterrer sur une ferme. Flavie lui ressemblait beaucoup sur ce point : elle aimait apprendre et avait une grande facilité d'apprentissage. Delvina était heureuse que la jeune femme se soit décidée à s'inscrire à l'école d'infirmières. Flavie était beaucoup trop couvée par sa mère et manquait de confiance en ses capacités. S'éloigner du giron maternel lui ferait le plus grand bien. Delvina se revit à l'âge de Flavie. Elle avait alors la responsabilité d'une trentaine d'enfants à qui elle devait enseigner du matin au soir dans une petite école de rang. Lorsqu'elle avait rencontré Ernest Lemire, celui qui allait devenir son mari, elle avait tout laissé tomber pour le suivre sur la ferme. Elle n'avait pas regretté son choix, même si la voie était déjà toute tracée pour elle. Une femme mariée ne pouvait continuer à exercer le métier de maîtresse d'école. Flavie, elle, aurait le choix, contrairement à la majorité des femmes qui se mariaient et avaient des enfants. Elle pourrait exercer son métier d'infirmière et ne serait pas obligée de se marier.

Delvina leva les yeux en entendant Flavie descendre l'escalier qui menait à la cuisine.

— Ça sent si bon, ici! s'exclama la jeune femme. Je doute fort que les sœurs me nourrissent aussi bien que vous, grand-mère.

— Ça te fera une raison de plus pour venir nous voir souvent, ma belle Flavie.

— Je n'ai pas besoin de petits plats pour ça, grand-mère! Je ne sais pas à quoi ressemblera mon emploi du temps, mais une chose est certaine : dès que je le peux, je reviens!

— Tout ce que je peux te dire c'est d'étudier fort, Flavie. Mais n'oublie pas aussi de t'amuser. C'est important de garder un équilibre.

Flavie s'assit à la table et commença à peler les pommes de terre. Elle observait à la dérobée sa grand-mère qui vérifiait l'assaisonnement du rôti qui avait cuit tout l'après-midi et embaumé la maison au complet. Delvina était une femme de caractère qui avait toujours dirigé la maisonnée avec fermeté – sans doute à l'image de l'ancienne institutrice qu'elle était. Quand elle avait pris une décision, personne ne pouvait la faire changer d'idée. Flavie aurait voulu ressembler à sa grand-mère sur ce point, car, contrairement à son aïeule, elle doutait constamment de tout.

Flavie tenait la pomme de terre d'une main et, dans l'autre, le couteau restait immobile. Le tubercule n'était pas encore pelé.

— Voyons, ma fille! À ce rythme-là, nous ne souperons pas ce soir. Sors de la lune!

En voyant que son aïeule s'amusait à ses dépens, Flavie soupira et reprit sa tâche.

— Je me demande, grand-mère, si j'ai fait le bon choix. Ça me fait un peu peur de me retrouver seule là-bas.

— Si tu n'essayes pas, jamais tu ne sauras si ce métier est fait pour toi. Tu doutes toujours de toi, ma belle fille. Laisse-toi porter par la brise, Flavie !

Devait-elle écouter le conseil de Delvina ? De toute façon, si elle ne partait pas, elle ne saurait jamais en quoi consistait le métier d'infirmière. Elle avait lu plusieurs livres qui idéalisait la profession, mais qu'en était-il vraiment ? La seule façon de le savoir était de partir pour Montréal.

* * *

Les traits tirés, Flavie descendit prendre son déjeuner. Elle avait mal dormi ; cela lui avait pris un temps exagérément long avant de s'endormir. Elle avait repassé le contenu de sa malle en mémoire, un peu comme si elle comptait des moutons. C'est seulement très tard dans la nuit que la jeune femme était parvenue à tomber dans les bras de Morphée. L'angoisse du départ l'avait tenue éveillée, mais elle ressentait aussi une légère excitation à la pensée de la nouvelle vie qui s'offrait à elle. Petite, Flavie avait lu l'histoire de Florence Nightingale et elle s'était laissée inspirer par la vie de cette grande dame, pionnière des soins infirmiers modernes. Elle soignerait et réconforterait les patients tout comme son modèle. C'est avec cette pensée qu'elle était parvenue à trouver le sommeil.

Pendant qu'elle terminait sa tranche de pain grillé, Flavie entendit un bruit de moteur provenant de l'extérieur. Un large sourire illuminant son visage, Antoine entra en trombe dans la maison.

— Monsieur Beaudoin m'a prêté son automobile ! Je vais pouvoir emmener ma petite sœur à Montréal !

— Est-ce que nous nous rendrons ? Tu ne sais même pas conduire, Antoine !

— Eh oui, ma petite sœur ! répliqua le jeune homme en lui faisant un clin d'œil. Monsieur Beaudoin m'a donné quelques leçons au printemps ! Ta malle est prête ?

— Elle est dans ma chambre. Tu peux aller la chercher.

Antoine embrassa sa sœur sur le front et monta à l'étage. Flavie entendit le jeune homme pousser un juron en soulevant la lourde malle. Elle se retint de s'esclaffer. La bonhomie de son frère allait lui manquer. Il trouvait toujours le bon mot pour la faire rire. Antoine adorait s'occuper du troupeau de vaches et il était parfaitement à l'aise sur une ferme. Il comptait agrandir son cheptel au printemps suivant pour produire encore plus de lait. Il lui avait fait part de ses projets d'établir une fromagerie au village. Flavie admirait son esprit d'entrepreneuriat et sa confiance en lui. Comme sa mère et sa grand-mère, Antoine avait fortement encouragé sa sœur à poursuivre son rêve.

Delvina et Bernadette, qui revenaient du poulailler avec un panier rempli d'œufs, s'écartèrent de la porte pour laisser passer Antoine avec la lourde malle. Delvina lança à sa petite-fille :

— Ça y est ma belle Flavie ! Tu es prête pour le grand départ ?

— Oui, grand-mère. Tout est prêt et moi aussi !

— Bon ! Je savais que la peur ne pouvait pas t'empêcher de partir.

Bernadette s'était tournée en direction de la pompe à eau pour cacher ses larmes. Delvina tapota l'épaule de sa fille.

— Voyons donc, Bernadette ! Flavie va devenir la meilleure garde-malade qui soit ! Rappelle-toi que je t'ai laissée partir pour Montréal quand tu as marié Edmond, ma fille.

— Et vous vous êtes aussi retournée pour essayer quelques larmes quand la voiture s'est éloignée. Je m'en souviens.

Delvina hocha la tête, puis elle déclara :

— Tu sais que Flavie peut revenir quand elle veut, Bernadette, tout comme toi tu l'as fait après la mort d'Edmond.

À l'intention de sa petite-fille, elle ajouta :

— Il y aura toujours une place pour toi ici, ma belle.

Flavie était en train d'enlacer sa mère pour la consoler.

— Vous n'avez rien à craindre toutes les deux, affirma-t-elle. Je sais que je peux revenir si je n'aime pas ça à Montréal. Dans ce cas, je me mettrai à la production de fromage pour aider Antoine !

* * *

Flavie ferma les yeux en écoutant ronronner le moteur de la Ford de monsieur Beaudoin. Antoine prenait son rôle de chauffeur très au sérieux. La jeune femme regarda défilier le paysage tout en jetant de temps en temps un coup d'œil du côté de son frère. Ce dernier fixait la route en tenant fermement le volant. Flavie inspira profondément et se détendit. Au moment du départ, sa mère lui avait répété pour la millième fois de prendre soin d'elle et de communiquer avec Victor s'il y avait quoi que ce soit. Flavie avait promis d'aller voir son parrain dès que possible. Delvina avait apaisé sa fille en lui disant que Flavie ne partait pas pour le bout du monde et qu'elle serait sous la protection des sœurs. Bernadette, à demi rassurée, avait regardé sa benjamine monter dans la voiture. Elle avait aussi recommandé à Antoine d'être prudent, car le voisin lui avait fait confiance en lui prêtant sa voiture. Antoine avait clos le sujet en embrassant sa mère et en la saluant. Il avait fait attention pour éviter d'accélérer trop brutalement et faire crisser les pneus comme il s'était plu à le faire les quelques fois où il avait eu le privilège de conduire l'automobile.

Flavie avait regardé les silhouettes de sa mère et de sa grand-mère disparaître à l'horizon. Antoine s'était exclamé qu'il avait cru ne jamais être en mesure de quitter les deux femmes.

— J'ai vraiment eu peur que maman s'accroche au pare-chocs pour nous empêcher de partir !

L'allusion d'Antoine avait amusé Flavie. Par sa remarque, son frère avait voulu détendre l'atmosphère, car il s'était aperçu que sa sœur se trouvait au bord des larmes. Flavie avait regardé l'heure sur sa nouvelle montre pendentif. Victor la lui avait offerte pour souligner son admission à l'école d'infirmières. D'ailleurs, elle aurait besoin de cet objet, car la montre figurait sur la liste des effets à apporter. Pour consoler la jeune femme, Antoine lui avait annoncé qu'il ferait un petit détour pour traverser le nouveau pont inauguré en 1930. Nommé à l'origine le pont du Havre, l'ouvrage avait été rebaptisé en 1934, à la suite d'une pétition des citoyens pour rendre hommage à Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

Après avoir roulé pendant une bonne demi-heure sur le chemin longeant le fleuve, les Prévost arrivèrent devant le pont permettant d'accéder à l'île de Montréal. En voyant l'imposante structure qui surplombait le fleuve Saint-Laurent, Flavie ressentit des papillons dans l'estomac. Elle était venue à Montréal l'automne précédent pour passer l'examen d'entrée à l'école, mais avait utilisé le traversier qui reliait Longueuil à l'île. Sa mère l'avait accompagnée. Heureusement, car n'eût été de la présence de cette dernière, Flavie – beaucoup trop nerveuse – aurait peut-être été incapable de se rendre à l'hôpital toute seule. La jeune femme n'avait pas pris la peine de savourer son escapade dans la grande ville.

Lorsqu'Antoine s'engagea sur le pont, Flavie se laissa impressionner par l'enchevêtrement de poutres d'acier qui formait la structure. Son frère l'était tout autant, mais il ne le montra pas. Il lui apprit qu'il avait déjà franchi le pont quelques mois auparavant quand il était venu au marché pour vendre les produits de la ferme. Flavie osa à peine jeter un œil en contrebas. Le pont était très haut; elle préférait ne pas penser qu'à cette hauteur, le fleuve devait être d'une telle profondeur que la petite voiture de monsieur Beaudoin aurait tôt fait de disparaître dans les flots, advenant le cas que la magnifique structure ne tienne pas le coup.

Un trajet de quelques minutes seulement séparait la sortie du pont de l'hôpital Notre-Dame. Quand l'automobile s'engagea sur la rue Sherbrooke Est, Flavie était déjà étourdie par l'effervescence de la ville. Le quartier semblait somme toute assez tranquille, mais la différence était tout de même frappante avec La Prairie. Même s'il était tôt, plusieurs personnes circulaient sur le trottoir ; elles marchaient en pressant le pas pour se rendre à leur travail, faire des courses ou pour ne pas manquer le prochain tramway. De plus, les quelques autobus que la jeune femme vit étaient bondés. À La Prairie, il n'y avait qu'après la messe qu'elle voyait des gens en grand nombre. Même si elle ne connaissait pas tout le monde, plusieurs visages lui étaient familiers. À Montréal, Flavie se retrouverait seule parmi tous ces inconnus.

Antoine sentit la nervosité de sa sœur lorsqu'il s'immobilisa devant l'hôpital. Flavie poussa un soupir en reconnaissant le bâtiment de briques grises. L'hôpital Notre-Dame, construit en 1924, se divisait en quatre pavillons pour accueillir, en plus de la formation des infirmières, plusieurs spécialités telles que : un service pour le traitement des maladies contagieuses, un service d'obstétrique et de gynécologie, des salles de chirurgie, un service d'oto-rhino-laryngologie, des laboratoires, une salle d'urgence et une chapelle. La porte principale était flanquée de chaque côté de deux colonnes corinthiennes. Devinant qu'elle devait se présenter à la réception de l'hôpital, Flavie gravit les quelques marches avant de pousser la lourde porte de fer forgé. Elle s'engouffra d'un pas incertain dans la grande bâtisse. Les mains vides, Antoine la suivit. Il avait préféré laisser la grosse malle dans l'automobile en attendant de savoir où il devait déposer les effets de sa sœur.

Émerveillée encore une fois par la grandeur du hall d'entrée, Flavie contempla les magnifiques boiseries tandis qu'Antoine allait s'informer au comptoir de renseignements situé un peu plus loin à gauche. Après avoir recueilli les précieuses informations, il expliqua à Flavie qu'ils devaient se rendre directement à la résidence des infirmières, située à l'arrière du bâtiment

central. Flavie attendit dans le hall pendant qu'Antoine allait récupérer la malle.

Dans l'entrée de la résidence, une sœur invita Flavie et son frère à la suivre pour les conduire au dortoir où la jeune femme s'installerait. En emboîtant le pas derrière la religieuse, Flavie détailla son costume. Imaginé par Marguerite d'Youville des centaines d'années auparavant, celui-ci était encore porté par la communauté des Sœurs grises et fort différent des vêtements des autres religieuses : il consistait en une robe de laine, un voile et une guimpe blanche. La sœur, comme toutes celles que Flavie croisa en se rendant au dortoir, était vêtue d'une robe grise à gros plis recouverte d'un court manteau sans manches à capuchon noir. Une croix d'argent reposait sur sa poitrine.

En traversant le pavillon qui comptait six étages et hébergeait les étudiantes en soins infirmiers, en plus des différents services et dispensaires, la sœur fit visiter rapidement les lieux à Flavie et son frère.

— La résidence compte 250 chambres à coucher, dit-elle. Vous partagerez une chambre avec deux de vos consœurs. Vos repas seront servis à la salle à manger, ajouta-t-elle en désignant d'un geste sec une vaste salle au fond du couloir. Vous trouverez également quelques salons et une salle de récréation pour vous permettre de vous détendre un peu.

La salle de récréation enchantait Flavie. La pièce était pourvue de fauteuils confortables, d'un piano et d'un radio-phonographe. Des tapis et des tentures ajoutaient une touche d'élégance à la pièce. Flavie avait hâte de s'y retrouver. Les planchers recouverts de linoléum assourdisaient les pas « pour éviter de déranger les patients », expliqua la sœur. Plusieurs fenêtres laissaient pénétrer la lumière. La religieuse déclara à Flavie que les fenêtres, dans toutes les pièces de la résidence d'infirmières ainsi que dans les chambres de l'hôpital, avaient été disposées afin de favoriser une luminosité maximale. Flavie ne s'attendait pas à trouver un environnement aussi chaleureux en un tel lieu.

Des salles de classe, des laboratoires ainsi qu'une petite chapelle se trouvaient quelques étages en dessous, rendant l'accessibilité aisée aux différents endroits sans avoir à sortir du bâtiment. Près des chambres, un lavoir et des fers à repasser électriques étaient mis à la disposition des étudiantes. La sœur désigna la chambre qu'occuperait Flavie et lui montra l'armoire où elle pourrait ranger ses affaires. Après avoir souhaité la bienvenue à la nouvelle étudiante, la religieuse se retira discrètement.

Une jeune femme terminait de ranger ses effets dans l'armoire près de son lit. Elle salua Flavie et se présenta, puis elle s'éclipsa. Antoine s'assit sur la malle qu'il venait de déposer au pied du lit de sa sœur. Flavie trouva délicat de la part de Marie-Ange Gascon de les avoir laissés seuls quelques instants, son frère et elle, le temps de se dire au revoir.

— Voilà ! Nous y sommes ! Je vais devoir retourner à La Prairie et laisser ma petite sœur toute seule dans la grande ville. Je suis certain que tu t'habitueras rapidement à cet endroit.

— J'ai l'impression que tu viens de me déposer au couvent !

— C'est un peu ça !

Antoine se leva et saisit sa sœur par les épaules. Il l'attira vers lui pour lui donner l'accolade. Flavie resta quelques secondes le nez dans la chemise d'Antoine, s'imprégnant de l'odeur familière de son frère. Elle avait hâte à présent de relever de nouveaux défis, d'apprendre tous les rudiments du métier d'infirmière et de faire de nouvelles connaissances. Mais le voir partir lui tirait néanmoins les larmes des yeux. Antoine l'embrassa sur le front, puis Flavie le raccompagna vers la sortie.

* * *

Flavie fixa l'automobile conduite par Antoine jusqu'à ce que celle-ci disparaisse au loin. La jeune femme savoura les chauds rayons du soleil de la fin du mois d'août. Devant l'hôpital, elle pouvait voir le parc La Fontaine ; elle se promettait d'aller y faire une promenade dans les prochains jours pour profiter de

la fin de l'été. Malgré les différents bruits de la ville – automobiles, autobus et passants –, elle entendait le chant des cigales. L'espace verdoyant du parc était attirant et elle aurait voulu pouvoir s'y prélasser quelques minutes, mais elle trouvait plus sage d'aller ranger ses affaires et de s'installer immédiatement. La sœur qui l'avait conduite à sa chambre lui avait indiqué l'heure à laquelle les repas étaient servis, et Flavie ne voulait pas être en retard pour son premier souper ici.

Plutôt que d'entrer par la grande porte, la jeune fille préféra contourner le bâtiment principal et bénéficier encore un peu de l'air frais de l'extérieur avant de retourner dans sa chambre. Elle croisa plusieurs jeunes femmes dans les corridors. Flavie pouvait facilement reconnaître celles qui en étaient à leur première année d'études car, comme elle, elles semblaient inquiètes et nerveuses de se trouver dans un environnement inconnu. Tout comme ces nouvelles arrivantes, elle se familiariserait avec l'endroit et, dans quelque temps, elle s'y sentirait parfaitement à son aise.

Flavie avait toujours eu un bon sens de l'orientation ; en quelques minutes, elle retrouva sa chambre. Sa malle reposait toujours à l'endroit où Antoine l'avait déposée ; Flavie entreprit d'en vider le contenu. La sœur qui lui avait fait visiter l'endroit lui avait précisé que, dès le lendemain, elle devrait revêtir l'uniforme pour la réunion prévue à la salle à manger. L'hospitalière en chef expliquerait alors aux nouvelles recrues le déroulement de la journée, de l'horaire des heures de classe aux divers travaux et tâches qu'elles auraient à exécuter.

Perdue dans ses pensées, Flavie ne remarqua pas qu'une jeune femme avait pris possession du lit voisin du sien. Elle aussi s'affairait à défaire ses bagages et à ranger ses choses dans l'armoire à côté de celle de Flavie. Au moment où cette dernière se retournait pour prendre ce qui restait dans le fond de son coffre, elle heurta la jeune femme – qui devait bien la dépasser d'une tête. L'inconnue laissa tomber les vêtements pliés qu'elle s'appropriait à déposer dans l'armoire. Les jupons,

bas et sous-vêtements s'éparpillèrent sur le sol. Flavie se confondit en excuses et entreprit de ramasser les vêtements épars. La jeune femme poursuivit ensuite le rangement de ses effets personnels.

Flavie l'observa à la dérobée pendant qu'elle plaçait ses affaires dans l'armoire. Ses cheveux bruns bouclés et coupés à la hauteur des oreilles encadraient son visage, et elle portait sur le bout du nez des lunettes à monture d'écaille. Flavie replaça une mèche rebelle qui sortait de son chignon. Elle n'était assurément pas à la mode, car presque toutes les jeunes femmes qu'elle avait croisées depuis son arrivée à Montréal arboraient des coupes de cheveux modernes dont les extravagantes boucles avaient très certainement été confectionnées à l'aide de bigoudis ou autres astuces. Flavie aimait ses cheveux qui retombaient sur ses épaules. Pendant quelques instants, elle se demanda si elle adopterait la mode de Montréal. Sa voisine avait terminé son rangement et l'observait elle aussi.

Flavie tendit la main :

— Je suis Flavie Prévost. Encore désolée pour les vêtements.

— Ce n'est rien. Je m'appelle Simone Lafond. Nous allons partager cette chambre, alors aussi bien faire connaissance tout de suite.

Flavie expliqua qu'elle venait de La Prairie. Que sa mère était restée là-bas avec sa grand-mère et son frère. Qu'elle était orpheline de père et qu'elle rêvait de devenir infirmière depuis qu'elle était petite. Qu'elle était à la fois contente et anxieuse de se trouver à Montréal. Simone écouta Flavie sans l'interrompre. Puis, se rendant compte qu'elle était beaucoup trop bavarde, Flavie s'excusa de son empressement, signe de sa grande nervosité.

Simone la rassura :

— On me reproche toujours le contraire, soit de ne pas m'ouvrir facilement. Je crois que nous allons bien nous entendre, Flavie !

Le hasard avait bien fait les choses. Simone semblait être une personne amicale, bien que réservée et peu loquace. Flavie prendrait plaisir à découvrir sa nouvelle camarade.

* * *

Après un repas frugal pris à la salle à manger, les jeunes femmes bénéficièrent de trois quarts d'heure de temps libre avant le couvre-feu. Brûlant d'envie de se dégourdir les jambes et d'explorer les environs, Flavie invita Simone à se joindre à elle pour une promenade au parc La Fontaine. Toutes deux croisèrent plusieurs de leurs camarades qui avaient également choisi de marcher un peu avant de rentrer. Certaines prenaient le temps de les saluer, tandis que d'autres se contentaient d'un hochement de tête. De nombreux passants profitaient aussi de cette chaude soirée de la fin du mois d'août. Le soleil se couchait de plus en plus tôt et dans quelques semaines, à cette heure, la noirceur et la fraîcheur de la nuit couvriraient la ville.

Flavie et Simone trouvèrent un banc près de l'étang. Elles s'y reposèrent pendant quelques instants en observant les canards. Discutant de tout et de rien, les deux jeunes femmes en profitèrent pour faire plus ample connaissance. Simone écouta Flavie lui parler de son frère, de sa mère et de sa grand-mère, ainsi que de la vie à La Prairie. Puis, se sentant en confiance, Simone parla un peu d'elle. Ainsi, Flavie apprit que sa compagne était originaire de Saint-Calixte et qu'elle avait été institutrice avant de s'inscrire à l'école d'infirmières. Sans trop entrer dans les détails, Simone confia qu'elle avait eu envie d'une nouvelle vie et que partir pour Montréal s'avérait être dans l'ordre des choses. Simone était orpheline ; c'était son oncle et sa tante qui avaient pris soin d'elle à la mort de ses parents. Enfant unique, elle avait rêvé pendant longtemps de partager ses jeux avec une sœur, mais elle avait dû se contenter de s'amuser avec les voisins. Flavie s'imaginait mal enfant unique, ayant tant de plaisir à se trouver en compagnie d'Antoine. Enfants, ils avaient partagé leurs jeux, leurs états d'âme et leurs espiègleries. Simone lui affirma qu'elle avait

beaucoup de chance d'avoir grandi auprès d'un frère ; Flavie devait se sentir moins seule qu'elle ne l'avait été elle-même.

— Mon oncle et ma tante n'avaient pas beaucoup de temps à me consacrer. Heureusement, je n'ai jamais craint la solitude. J'ai souvent trouvé refuge dans les livres.

— J'ai toujours aimé lire, moi aussi. Nous voilà avec un point en commun ! Nous en trouverons sûrement d'autres d'ici peu. J'ai hâte d'aller au cinéma. Dans mon cas, ce sera une grande première !

— Dès que ce sera possible, nous irons. Je suis curieuse moi aussi de découvrir ce divertissement !

Simone consulta sa montre.

— Nous devrions rentrer. Il serait trop bête de manquer le couvre-feu. Nous avons une journée chargée demain.

— Allons-y !

Flavie et Simone rentrèrent au pavillon bras dessus, bras dessous.

* * *

Les lumières de la chambre étaient éteintes depuis un bon moment. Flavie fixait le plafond, incapable de trouver le sommeil. Elles devaient être plusieurs à ne pas dormir ; l'excitation et l'inquiétude des nouvelles étudiantes avaient été palpables durant le repas. Marie-Ange semblait être une des seules à dormir et Flavie l'entendait ronfler. Elle se tourna en direction de Simone. Pendant quelques secondes, elle essaya de voir si son amie dormait. Elle s'en informa en chuchotant :

— Simone ? Est-ce que tu dors ?

— Non.

— Zut ! Moi non plus, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Au moins, Marie-Ange dort, elle !

— Pff! Nous allons devoir nous habituer à ses ronflements.

— Moi, ma mère me dit que je parle en dormant...

— Je ne suis pas près de dormir. dans ce cas! soupira Simone. Une chance que l'autre lit est inoccupé. Nous aurions pu tomber sur une compagne qui est somnambule pour compléter le tout!

Flavie essaya de ne pas éclater de rire. Pour plaisanter, elle se redressa dans son lit, les bras tendus devant elle.

Simone pouffa. Pendant quelques minutes, les rires couvrirent les ronflements de Marie-Ange. Finalement, Flavie se tourna sur le côté et remonta la couverture sur ses épaules. Après que les deux jeunes femmes se furent souhaité bonne nuit, Simone feignit un ronflement. Le rire de Flavie résonna dans la noirceur.

2

Flavie ouvrit un œil après une nuit ponctuée de périodes d'insomnie. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises en se demandant où elle était. Puis, chaque fois, le voyage à Montréal et son installation dans la chambre de l'école d'infirmières lui étaient revenus à la mémoire. Aussi, Flavie était impatiente d'être le lendemain, ce qui l'avait tenue éveillée une bonne partie de la nuit. L'excitation face à la perspective de connaître ses nouvelles compagnes et ses professeurs avait succédé à l'inquiétude qui l'avait tourmentée la semaine précédant son départ.

La jeune femme parcourut du regard la chambre encore calme avant l'effervescence du matin. Marie-Ange avait déjà quitté la pièce et Simone était adossée contre la tête de son lit, les lunettes posées sur le bout du nez, perdue dans les pages d'un livre. Flavie reconnut le titre, ce qui lui confirma que Simone avait les mêmes goûts qu'elle en matière de lecture ; elle avait lu à plusieurs reprises *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. Flavie s'assit dans son lit en regardant sa montre. Elle se dit que les sœurs ne tarderaient sûrement pas à venir réveiller les dormeuses.

Simone, entendant remuer à côté d'elle, posa son livre et lui dit bonjour.

— Je t'ai entendue te retourner toute la nuit. J'ai mal dormi aussi. Je me suis réveillée aux petites heures.

— Je vois que tu as trouvé de quoi t'occuper en attendant.

— Dès que j'ai deux minutes, je plonge dans un bouquin. De toute façon, je n'avais rien d'autre à faire. Et puis, j'adore savourer les quelques heures avant l'aube, quand tout le monde dort.

— J'aime bien profiter moi aussi de ce moment de la journée mais, ce matin, j'avoue que j'aurais fait la grasse matinée avec la nuit que j'ai connue. J'imagine que, ce soir, je réussirai à m'endormir plus tôt.

— Nous aurons très certainement une longue journée. On nous expliquera les règlements de l'école et son bon fonctionnement.

Flavie se leva et entreprit de se démêler les cheveux avec la brosse. Elle jeta un coup d'œil à Simone qui terminait de replacer les couvertures sur son lit. La coiffure de son amie n'avait pas bougé depuis la veille. Simone avait seulement replacé quelques mèches derrière ses oreilles. Flavie attacha son abondante chevelure et fouilla dans son armoire pour y récupérer sa robe. Un sentiment de satisfaction l'envahit tandis qu'elle revêtait l'uniforme qu'elle devrait porter, autant pour sa formation que pour le travail qu'elle effectuerait. Elle avait rêvé de ce moment durant tout l'été et elle savourait cet instant en lissant les plis de sa jupe.

Flavie enfilait ses bas de soie lorsqu'une sœur apparut, circulant dans le corridor avec une cloche à la main, pour réveiller les dernières dormeuses. La religieuse avisa les étudiantes qu'elles avaient un quart d'heure pour s'habiller et se rendre à la salle à manger où le déjeuner serait servi. Elle prit la peine de prévenir que les retardataires seraient privées de déjeuner, la journée étant trop chargée pour perdre une seule seconde. Plusieurs protestations se firent entendre. Mais un regard autoritaire de la sœur responsable du dortoir suffit à faire taire les plus récalcitrantes.

* * *

La directrice de l'école, sœur Marleau, avait prononcé un mot de bienvenue, puis avait souhaité bon appétit aux jeunes femmes avant de quitter la salle à manger. Elle les avait laissées aux bons soins de l'hospitalière en chef, sœur Larivière, qui leur expliquerait le déroulement de la journée. Malgré l'austérité de

son costume, cette dernière avait fait une bonne impression sur les élèves. Flavie l'avait écoutée attentivement, en se disant que cette femme ainsi que ses consœurs offraient tout leur savoir aux étudiantes qui ne demandaient pas mieux que d'apprendre. Pour le moment, le métier d'infirmière leur était totalement inconnu mais, dans quelques mois seulement, elles pourraient déjà prendre soin des patients de l'hôpital.

Le bruit dans la salle à manger était assourdissant. L'excitation était à son comble et, plusieurs fois, le silence avait été réclamé par les sœurs, sans résultat. Flavie et Simone avaient pris place à une table dans un coin de la salle à manger, près d'une des nombreuses fenêtres de la pièce. Simone observait le va-et-vient des passants en terminant son café. Affamée, Flavie avait avalé en vitesse son bol de gruau. Elle venait de tendre sa vaisselle sale à la fille de service chargée de débarrasser les tables.

Il ne restait presque rien sur les tables, sauf une corbeille de pain et un pot de confiture entamé. Une jolie blonde entra en trombe par une porte près de la table de Flavie et Simone. De toute évidence, elle faisait partie des retardataires. La jeune femme chercha du regard un endroit où s'asseoir et, surtout, une table qui offrait encore quelque chose à manger. Flavie lui fit signe ; d'un pas certain, en claquant des talons sur le parquet ciré, l'inconnue se dirigea vers elle. Prenant place en face de Simone, elle saisit une tranche de pain et la tartina du reste de confiture qui se trouvait dans un pot en grès. Elle se dépêcha d'avaler le morceau de pain.

Son arrivée à la table avait tiré Simone de sa contemplation du monde extérieur. La nouvelle venue avait une prestance qui suscita un regard admiratif des deux amies. Ses ongles manucurés, ses cheveux bien coiffés ne laissaient pas de doute sur ses origines. Elle avait pris la peine de s'appliquer un peu de fard à joues et une touche de rouge sur les lèvres. Même sans maquillage, elle devait être flamboyante. Avec une pointe de dépit, Flavie songea à sa propre apparence, à ses yeux cernés en raison de sa courte nuit et à son chignon fait à la va-vite par manque

de temps. L'inconnue termina sa tartine, puis elle regarda Flavie et Simone qui avaient observé avec attention chacun de ses gestes.

— Je ne comprends pas pourquoi les sœurs ne nous ont pas réveillées plus tôt ! J'ai à peine eu le temps de me préparer.

Elle tendit la main à Flavie et à Simone et entreprit les présentations. Évelina Richer était arrivée un peu avant le couvre-feu de la veille et elle avait à peine eu le temps de défaire ses bagages qu'il fallait déjà se coucher. Flavie se retint de lui dire qu'elle aurait dû arriver beaucoup plus tôt. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Évelina expliqua :

— Je sais bien que j'aurais dû arriver plus tôt, mais je devais passer chez la coiffeuse et il me manquait plusieurs effets personnels. Et puis, je ne pouvais pas me présenter décoiffée tout de même ! Une infirmière se doit d'être bien mise !

Simone marmonna à l'intention d'Évelina :

— Tu devras apprendre à te dépêcher. C'est ce que nous avons fait, Flavie et moi.

— Allons donc ! Je me lèverai plus tôt, tout simplement !

Fascinée par la maîtrise de soi d'Évelina et sa façon de se tenir, Flavie lui lança :

— Peut-être que nous devrions suivre ton exemple...

— Je vous trouve très bien, mais pourquoi pas ? Nous serons les trois plus belles infirmières de l'hôpital !

Simone sourit pour la première fois ce matin-là. Évelina Richer avait une fraîcheur et une façon de parler captivantes. La jeune femme s'essuya délicatement la bouche avec sa serviette de table en prenant soin de ne pas enlever son rouge à lèvres. Puis, elle sortit un petit miroir de la poche de son tablier et admira son reflet pendant quelques secondes.

Flavie lui fit gentiment observer :

— On dirait presque que tu t'en vas à un rendez-vous galant !

— Eh oui ! Ce matin, j'ai rendez-vous avec mon avenir, mesdemoiselles !

Flavie s'esclaffa, suivie de peu par Simone qui n'en revenait pas de la désinvolture d'Évelina. Décidément, leur nouvelle amie était surprenante.

* * *

Après le déjeuner, les jeunes femmes furent conduites par petits groupes de 20 dans une salle de classe. Flavie vit Marie-Ange assise derrière ; toutes deux se saluèrent d'un hochement de tête. On leur remit plusieurs livres de théorie dont la plupart étaient en anglais. Flavie se demanda si elle arriverait à comprendre ces explications. Tout en feuilletant les manuels, Simone lui jetait des regards en biais et lui lançait des clins d'œil. Évelina, pour sa part, s'adressa directement à la sœur qui avait procédé à la distribution pour savoir si une version française existait pour ces livres. Devant la question d'Évelina, certaines approuvèrent en murmurant. À la suite de la réponse négative de la religieuse, Évelina se rassit. Elle se mit à feuilleter les livres et à lire à haute voix quelques pages dans un mauvais anglais, ce qui fit ricaner Flavie et Simone assises à ses côtés.

Une sœur grande et mince entra, suivie d'une autre plus petite et d'une infirmière rondelette portant une pile de feuilles à distribuer. La sœur responsable referma la porte et demanda aux jeunes femmes qui étaient encore debout et discutaient de bien vouloir prendre place en silence.

— Je suis sœur Désilets et c'est moi qui suis responsable de votre groupe. Je vous présente sœur Duval et garde Baillargeon, qui m'assisteront.

Les deux autres femmes qui étaient restées en retrait derrière la responsable s'avancèrent en saluant de la tête la classe attentive aux propos de sœur Désilets.

— Je vois que vous avez déjà reçu vos manuels. Évidemment, comme vous avez pu le remarquer, ils sont presque tous en anglais ; il n'existe pas de version française de ces ouvrages. En écoutant attentivement durant les cours, vous ne devriez pas avoir à les consulter outre mesure. Ils ne feront qu'appuyer les différentes notions vues en classe.

Évelina poussa un soupir exagéré en s'essuyant le front du revers de la main, ce qui tira une moue amusée chez Flavie et Simone. Sœur Désilets apostropha l'impertinente :

— Vous semblez vraiment soulagée, mademoiselle. Mais pour le bon fonctionnement de la classe, je vous prierais de garder vos émotions pour vous.

La mise au point de sœur Désilets n'obtint pas l'effet escompté : Évelina continua d'afficher un air légèrement insolent en regardant la religieuse. Les deux étudiantes assises derrière la jeune femme murmurèrent quelque chose sans qu'elle puisse saisir de quoi il s'agissait. Évelina se tourna dans leur direction. En chuchotant, elle dit à la fille aux cheveux noirs qu'elle n'avait pas compris et lui demanda de répéter. Sur le coup, l'interpellée sembla hésiter puis, d'un ton ironique, elle souffla :

— De toute façon, on n'en a rien à faire de tes émotions !

— Alors, tu n'as qu'à te mêler de tes affaires !

Sœur Désilets, qui n'avait rien perdu de la conversation entre les deux élèves, les interrompit avant que leur petit jeu ne dégénère. Elle haussa le ton :

— Mesdemoiselles ! Vous dérangez la classe au complet. Nous ne sommes plus à la petite école, dois-je vous le rappeler ?

Évelina baissa les yeux en s'excusant. Derrière elle, la jeune femme aux cheveux noirs conserva son air suffisant. Flavie jeta un coup d'œil désapprobateur à cette dernière et elle regarda ensuite sa nouvelle amie pour l'encourager.

* * *

Sœur Désilets réussit à leur faire garder le silence durant tout le temps que durèrent les explications sur le fonctionnement de la classe. Trois leçons seraient dispensées par sœur Larivière et sœur Désilets et une par les médecins, selon leur discipline respective. La religieuse procéda à l'énumération des cours de première année à l'hôpital : cours d'anatomie, de physiologie, de bactériologie, cours sur les maladies contagieuses et sur la matière médicale. Quand elle termina son énoncé en disant que les étudiantes auraient aussi droit à un cours sur les fondements du christianisme et ses dogmes, Flavie vit Évelina sourcilier. Elles auraient quatre mois de probation à faire avant d'être admises auprès des malades pour prodiguer les différents soins appris en classe. Après les quatre premiers mois, les étudiantes toucheraient une indemnité mensuelle de cinq dollars pour les tâches qui seraient accomplies dans l'hôpital. La première année serait difficile : plusieurs élèves ne supporteraient pas toutes les tâches à accomplir et les longues heures d'étude et de pratique. Quelques étudiantes se rendraient vite compte qu'elles n'étaient pas à leur place ; dans d'autres cas, des filles quitteraient avant les examens de fin d'année.

— Toutes les qualités propres au genre féminin ne suffisent pas pour devenir infirmière. Votre patience, votre discipline et votre compassion seront mises à rude épreuve, mesdemoiselles. Car, devenir infirmière, aussi prestigieuse que la profession puisse paraître, demeure une affaire de vocation et d'amour du métier. Vous avez été admises dans la toute première école francophone et laïque de soins infirmiers et vous devez faire honneur à cet établissement. Mon mandat sera donc de vous instruire et de faire de vous les meilleures infirmières catholiques de la province, bien que je

continue à croire que notre congrégation suffisait amplement à la tâche. Mais nous sommes dans une société moderne, et une carrière en soins infirmiers est maintenant accessible à toutes ! Avant de céder la parole à garde Baillargeon, je veux ajouter qu'il est important d'éviter toute conversation inutile avec messieurs les internes ou les étudiants que vous croiserez dans les différentes sphères de votre métier. Il ne faut pas l'oublier car vous devez protéger la vertu de l'infirmière catholique, mesdemoiselles. Vous êtes ici en probation pour une durée de quatre mois. Après ces quatre mois, celles qui resteront recevront leur coiffe et pourront dire qu'elles sont réellement prêtes à devenir infirmières.

Évelina jeta un regard en direction de Flavie et lui fit un clin d'œil. La garde Baillargeon expliqua ensuite en quoi consistait la tâche d'infirmière à l'hôpital. La journée de travail débutait à sept heures tous les matins pour se terminer douze heures plus tard.

— Vous êtes ici pour apprendre le métier d'infirmière en théorie, mais la pratique fait partie intégrante de la formation. Les patients ont besoin de vous pour faire leur toilette, pour recevoir leurs repas et nécessitent les soins que vous leur prodiguez. La profession est exigeante, mais ô combien gratifiante !

En lançant cette dernière phrase, la garde Baillargeon joignit ses mains avec ferveur. Flavie comprit qu'elle adorait son métier ; cela transparaissait dans sa façon d'expliquer les choses. La jeune femme se doutait bien qu'il y aurait des moments plus difficiles à traverser — comme les longues heures d'étude avant les examens et les lourdes tâches rattachées à leur profession —, mais elle espérait sincèrement qu'elle se sentirait rapidement à sa place et éprouverait cette même passion. En jetant un coup d'œil en direction de Simone, Flavie vit que cette dernière aussi était captivée par les paroles de la garde Baillargeon et semblait partager le même rêve.

* * *

Après avoir passé le reste de la matinée à écouter les différentes informations concernant le bon fonctionnement de l'école, les étudiantes eurent droit à une pause pour le dîner. Flavie, Simone et Évelina se trouvèrent une table en retrait pour manger leur repas. Simone s'adressa à Évelina, qui repoussait du dos de la fourchette ses pommes de terre bouillies :

— Cette fille derrière toi...

— Tu parles de Georgina Meunier? coupa Évelina. Elle se croit tout permis parce que son père possède une mercerie et mène des affaires prospères.

— Tu la connais? demanda Flavie.

— Pas personnellement, et je n'en ai pas envie non plus. Je déteste les personnes qui aiment se moquer des autres.

— Elle t'a seulement dit qu'elle ne voulait pas connaître tes états d'âme, déclara Simone en rompant un morceau de son pain.

— J'ai le droit de faire un peu d'humour en soupirant, non?

Devant le silence de ses amies, Évelina avoua :

— J'ai trouvé l'avant-midi très long et ennuyeux avec toutes ces explications. Quand allons-nous pouvoir enfin commencer?

— Moi, j'ai bien aimé la présentation de la garde Baillargeon.

— Voyons, Flavie! Qu'elle ait pu t'impressionner, j'en conviens, car elle décrivait son métier avec passion. Mais n'as-tu pas entendu ce qu'elle a mentionné au début? Durant nos premiers mois, les sœurs nous feront travailler comme des forçats. Nous ne soignerons pas les patients, mais nous occuperons de leur toilette, de ranger leur chambre ou de leur apporter leurs repas. Nous représentons une main-d'œuvre bon marché, et le personnel de l'hôpital en profitera. Les plus

dévouées et les plus tenaces résisteront à ces corvées, mais les autres partiront sûrement rapidement devant l'ampleur de la tâche. C'est une façon détournée de savoir qui est vraiment faite pour devenir infirmière.

Flavie n'était pas d'accord avec cette façon de voir les choses. Elle déclara :

— De toute façon, nous n'avons pas le choix. Nous devons commencer au bas de l'échelle. Comme sœur Désilets l'a expliqué, c'est ce qu'on appelle « avoir la vocation ».

— La vocation ! Sœur Désilets est de la vieille école. Elle veut faire de nous les « meilleures infirmières catholiques de la province », se moqua Évelina en imitant la religieuse. Elle ne comprend pas vraiment pourquoi les sciences infirmières sont ouvertes maintenant aux profanes que nous sommes ! Si tout le monde avait la même mentalité, il est évident que la pratique des soins infirmiers serait demeurée réservée aux bonnes sœurs. Malgré son apparente ouverture, elle préférerait que nous portions nous aussi le voile. Elle veut faire de nous de bonnes et pratiquantes catholiques.

— Je dois avouer que je suis un peu d'accord avec ce que tu dis, Évelina, indiqua Simone. Sœur Désilets a clairement laissé entendre qu'elle ne croyait pas tellement à la présence des laïques dans le domaine des soins infirmiers.

Évelina déposa sa serviette de table. Puis, en regardant Flavie et Simone, elle lança le plus sérieusement du monde :

— Sœur Désilets devrait s'appeler sœur Désuète ! Oui, vraiment, je trouve que ce surnom lui va à ravir !

Flavie pouffa. Elle aurait désormais beaucoup de difficulté à nommer sœur Désilets autrement que par le sobriquet donné par Évelina. Celui-ci était tout désigné pour cette femme conservatrice à qui la perspective du progrès semblait si désolante. Flavie et ses compagnes devraient s'efforcer de ne pas l'appeler « sœur Désuète » en sa présence !

* * *

Au retour du dîner, les jeunes femmes durent remplir plusieurs formulaires. Tout en accomplissant ces formalités, Flavie en profita pour observer ses deux nouvelles amies. Chacune de caractère fort différent, elles se complétaient bien toutefois. Flavie avait l'intuition qu'une belle amitié était en train de se former entre les trois jeunes femmes. Derrière ses lunettes à monture d'écaille, Simone se montrait réservée et timide. Mais en discutant avec elle, Flavie avait décelé une grande capacité d'écoute et une forte empathie. Simone ne parlait pas beaucoup, contrairement à Évelina et à elle-même, mais lorsqu'elle prenait la parole, elle le faisait de façon posée et sensée. Sa grand-mère Delvina l'aurait certainement qualifiée de « vieille âme » si elle avait eu la chance de la connaître.

Contrairement à Simone, Évelina était une extravertie. Son exubérance et son enthousiasme respiraient la joie de vivre, et son sens de l'humour plaisait beaucoup à Flavie. Évelina semblait prendre la vie tellement à la légère. Flavie, elle, ne cessait de se tourmenter à propos de tout. Évelina aurait pu paraître superficielle à cause de sa frivolité – à savoir si sa mise en plis tiendrait le coup ou si son rouge à lèvres était bien appliqué, par exemple. Mais Flavie avait deviné que, derrière toutes ces extravagances, sa nouvelle amie était une personne au cœur débordant de sollicitude. Celle-ci avait protesté en disant qu'elle ne se plierait pas à tous les travaux exigés pour devenir infirmière, mais Flavie savait qu'Évelina obéirait malgré tout et qu'elle trouverait certainement une façon de rire des corvées de « torchonnage » – comme elle avait dit en parlant des soins d'hygiène qu'il faudrait prodiguer aux patients. Pour elle, tout était prétexte à s'amuser.

Quand toutes les aspirantes eurent terminé de remplir leurs formulaires, sœur Désuète les laissa aux bons soins de son assistante, sœur Duval, et de garde Baillargeon.

— Après la visite de l'hôpital, vous pourrez prendre congé et vous reposer, car dès demain matin, vous commencerez vos